EGLISE PROTESTANTE UNIE DE FRANCE
communion luthérienne et réformée

Eglise protestante unie
de Sens et environs

« *Un homme avait deux fils …* »

Prédication du dimanche 27 septembre 2026, Temple de Sens (89100)

Pasteur Olivier Rieusset

Texte biblique : Évangile selon Matthieu, ch. 21, v. 28 à 32

(Jésus se trouve dans le Temple de Jérusalem. Il s'adresse aux grands prêtres et aux anciens du peuple.)

28 « Que pensez-vous de ceci ? » ajouta Jésus.

« Un homme avait deux fils. Il s'adressa au premier et lui dit : "Mon enfant, va travailler aujourd'hui dans la vigne." – 29"Non, je ne veux pas", répondit-il ; mais, plus tard, il eut des remords et se rendit à la vigne. 30Le père adressa la même demande à l'autre. Celui-ci lui répondit : « Oui, maître », mais il n'y alla pas. 31Lequel des deux a fait la volonté de son père ? »

– « Le premier », répondirent-ils. +

Jésus leur dit alors :

« Je vous le déclare, c'est la vérité : les collecteurs d'impôts et les prostituées vous précèdent dans le règne de Dieu. 32Car Jean le baptiste est venu à vous en vous montrant le juste chemin et vous ne l'avez pas cru ; mais les collecteurs d'impôts et les prostituées l'ont cru. Et même après avoir vu cela, vous n'avez pas eu de remords pour finalement croire en lui. »

Prédication

« Un homme avait deux fils », dit Jésus. Deux fils, qui, vous allez le comprendre, nous renvoient en miroir l'image de deux visages humains que nous connaissons très bien, car ils font partie de cette panoplie de masques humains disponibles en chacun de nous.

« Un homme avait deux fils », dit Jésus. « Il s'adressa au premier et lui dit : “Mon enfant, va travailler aujourd'hui dans la vigne.” – 29“Non, je ne veux pas”, répondit-il ; mais, plus tard, il eut des remords et se rendit à la vigne. »

Quel genre d’individu est ce premier fils ?

Ce premier fils incarne d’abord le penchant naturel à dire « non », à refuser. En l’occurrence, refuser quoi ? Eh bien l’autorité et le travail : deux choses qui, il faut le reconnaître, empoisonnent notre quotidien. Osons le dire : la vie serait quand même bien plus jolie, et bien plus sympathique, sans chef et sans travail ! Ce premier fils, donc, n’est autre que celui qui n’est pas capable de réprimer cette aversion, toute naturelle, à l’encontre de l’autorité et de la pénibilité.

« Mais plus tard, dit Jésus, il eut des remords et se rendit à la vigne ».

Ce premier fils devient de plus en plus ressemblant et sympathique : il change d’avis. Je ne sais pas vous, mais de voir ce fils capable de changer d’avis, je trouve que cela le rend très humain, très proche de nous et de cette sorte de déficience naturelle que nous connaissons trop bien et qui consiste à dire et penser une chose, … et puis à en faire une autre ! À bien y réfléchir, c’est peut-être même la marque de fabrique de l’humain et qui le distingue du divin : l’incapacité à aligner parfaitement une pensée et une parole, sur une décision et une action. Notre lot quotidien, en tant qu’humain, c’est d’être sans cesse empêchés, entravés, déviés, retardés dans notre désir de bien faire ou de faire le bien, même si nous le voulons et le pensons sincèrement et en toute lucidité. Soit dit en passant, c’est ce qui définit littéralement le péché : dans le langage biblique, le verbe *pécher* signifie « *rater la cible* ». Le péché n’est pas (ou pas seulement) une faute morale, c’est d’abord ce trait fondamental de la nature humaine, cette déficience qui se nomme faillibilité. Donc ce premier fils, justement, à travers cette distorsion entre son intention, ses paroles et son action, il donne à voir ce visage, si humain, de la faillibilité.

Mais, me direz-vous, ce n’est peut-être pas un écart, ou une distorsion involontaire de sa part ! S’il décide finalement d’aller à la vigne, ce n’est pas parce qu’il s’est trompé de chemin, mais c’est parce qu’il a vraiment changé d’avis. Et c’est d’ailleurs ce qu’indique le texte : qui utilise un terme grec (*metamelo*) qui est parfois traduit par « *repentir* ». Il s’est repenti de sa première intention qui était de ne pas aller à la vigne.

Mais là aussi, ce changement d’option le rend très proche, très ressemblant à un autre trait de caractère que nous connaissons très bien : c’est l’inconstance. À un degré de gravité, disons plus *sérieux*, on pourrait parler aussi de volatilité.

Certes, il peut nous arriver d’être obstinés, et même d’être affreusement têtus (je vous rassure, ça arrive à tout le monde !). Mais ce qui arrive peut-être plus souvent, c’est qu’on change d’idée : on rectifie, on essaye autre chose, on prend une autre direction, soit légèrement différente, soit diamétralement opposée. Et tout bien considéré, ce n’est peut-être pas une mauvaise chose ! L’inconstance n’est peut-être pas un si vilain défaut ! Heureuse

inconstance ! Car dans certaines circonstances de la vie, heureusement que nous avons cette capacité (cette carte à jouer), qui consiste à ne pas nous enfermer dans nos choix ou dans notre première impulsion, à prendre un peu de distance, à réfléchir, à nous remettre en question pour prendre une autre direction. Heureux les inconstants, donc, car ils savent changer d'avis pour trouver le chemin du Royaume !

Venons-en maintenant au deuxième fils.

Faisant suite à la défection du premier, le père adresse donc la même demande au second : "Mon enfant, va travailler aujourd'hui dans la vigne". Et celui-ci lui répond aussi sec : « Oui, maître ». Mais finalement, il n'y alla pas.

Ce deuxième fils se démontre donc aussi faillible et inconstant que le premier : il dit une chose et il fait l'inverse !

Mais son attitude m'interpelle. La question que je me pose est la suivante : s'il dit « oui » et fait l'inverse, est-ce parce qu'il a été finalement empêché ou entravé par une quelconque tracasserie, ou un imprévu, auquel cas on pourra plaider en sa faveur des « circonstances atténuantes » ? Ou bien est-ce parce qu'il a délibérément fait semblant d'obéir, en sachant dès le départ qu'il n'irait pas travailler à la vigne ?

Le texte ne le dit pas. Mais je crains, hélas, que nous assistions dans cette scène à un authentique flagrant délit de dissimulation. Pour mieux le comprendre, mettons-nous à sa place. Vous êtes un jeune garçon, vous vivez au premier siècle de notre ère, dans la campagne palestinienne, dans un environnement culturel profondément marqué par ce qu'on appelle une structure patriarcale. Dans le cercle familial, on est dès le plus jeune âge habitué et même conditionné à l'obéissance envers le père, et plus largement les anciens. Votre père vous dit d'aller travailler à la vigne : aucune discussion n'est possible, ni même envisageable. Un fils se doit de respecter l'autorité de son père, un point c'est tout. Donc le fils n'a pas d'autre choix que de dire « Oui, mon père, car tu es mon père, celui à qui je dois obéir, c'est à dire mon maître. Oui, maître, j'y vais ». D'ailleurs, c'est une des subtilités du texte : le premier fils se contente de dire sèchement « Non je ne veux pas » (sans préciser ou rappeler à qui il s'adresse : ni père ni maître. Peut-être qu'il avait oublié à qui il s'adressait !). Par contre le second ajoute ce petit mot « Maître ». L'ajout de ce mot est peut-être une des clés de cette parabole : en disant « maître », le second fils justifie sa réponse d'obéissance, de docilité, en indiquant par ce mot le lien de subordination qui le lie et qui explique qu'il ne peut pas dire autre chose que « oui » (ou il ne croit pas pouvoir dire autre chose que « oui », il ne se croit pas autorisé à le faire).

Même s'il sait qu'il ne le fera pas, ou s'il a de sérieux doutes à ce sujet, il n'a pas d'autre choix que de donner l'apparence qu'il obéit, car dans le monde où il vit, un fils n'a pas d'autre choix que d'obéir à son père. Le devoir d'obéissance exerce une telle contrainte morale, qu'on doit sans cesse donner l'apparence d'obéir, même dans le cas où on sait qu'on

aura du mal à faire ce qui est demandé. Si le second fils est pris dans un tel jeu de dissimulation, ce n'est donc pas forcément du fait de sa perversité, mais parce que le devoir d'obéissance surpasse et conditionne tous les autres devoirs et l'empêche ainsi, et malgré lui, d'être sincère.

Et c'est justement ce que Jésus conteste ailleurs dans l'Évangile, dans les débats qui l'opposent aux religieux de son temps : l'obéissance aveugle à la Loi fonctionne parfois comme un écran qui nous détourne de la justice. Par exemple, selon Jésus, l'obéissance à la Loi ne doit pas nous empêcher de faire le bien à chaque occasion qui l'exige, fut-ce un jour de Sabbat.

Dans notre siècle, et encore plus dans notre chère et si indocile nation gauloise, il va de soi que le devoir d'obéissance n'est plus d'actualité ; que ce soit envers les pères ou envers qui que ce soit : quand il s'agit d'obéir, nous sommes aux abonnés absents ! Par contre, ce que nous connaissons très bien, et qui est toujours d'actualité, c'est lorsque nous sommes dans une relation d'autorité, ou une relation asymétrique, et que par peur de déplaire nous n'osons pas dire « non », y compris lorsque nous savons pertinemment que nous ne ferons pas ce qui est attendu ou demandé par l'autre. Vous le savez comme moi, il arrive trop souvent que nous n'osions pas dire ouvertement « non » par peur de déplaire, et encore plus si nous avons affaire à quelqu'un dont nous sommes le subordonné.

Bref, vous voyez à quel point l'attitude de ce deuxième fils nous est tout aussi familière que celle du premier : en lui se reflète le visage de la complaisance, ou de ce qu'on appelait autrefois l'*obligeance*. Comment s'autoriser à dire « non », lorsque nous nous considérons comme l'obligé de l'autre, ou dans une relation d'obligation qui finalement entrave la sincérité, en dépit de nos meilleures intentions ?

Venons-en pour conclure, aux applications que propose Jésus de cette petite parabole. Pour aller à l'essentiel, on peut discerner trois enseignements :

1- Ce qui est décisif au regard de Dieu, finalement ce n'est pas ce qu'on dit, et ce n'est pas non plus notre intention (car vous le savez comme moi, l'enfer est pavé de bonnes intentions !) ; au regard de Dieu, ce qui est décisif, c'est ce que nous faisons et les fruits de notre action dans le monde réel, dans notre existence quotidienne. C'est un peu gênant pour nous, protestants, car nous avons une méfiance traditionnelle à l'endroit de la théologie des œuvres. Mais c'est un trait particulier de la théologie de l'Évangile selon Matthieu, qui est issu d'un milieu judéo-chrétien, et donc attaché au principe d'une foi en action et à la pratique de la justice.

2- L'autre élément important, c'est l'heureuse nouvelle de l'inconstance. Heureuse nouvelle, car la conversion est toujours possible et elle est placée sous cette promesse que personne, aux yeux de Dieu, n'est déterminé, une fois pour toutes, par

son passé. Personne n'est enfermé dans les choix (ou non-choix) qu'il a fait par le passé : il est toujours temps et il n'est jamais trop tard pour bien faire. Car c'est toujours « *aujourd'hui* » qu'il faut aller travailler dans la vigne : et cet aujourd'hui se présente à chaque instant de notre existence.

3- Enfin, Jésus adresse cette petite histoire aux représentants de l'autorité religieuse. L'enseignement qu'il en tire, c'est que les collecteurs d'impôts et les prostituées les devanceront dans le Royaume de Dieu. La leçon à retenir, c'est que, pour utiliser une autre image que j'affectionne, le Royaume de Dieu n'est pas le genre d'auberge où l'on peut réserver une place à l'avance ! Que l'on soit prêtre, pape, pasteur, disciple, collecteur d'impôts, prostitués, proxénète, quels que soient notre statut, notre couleur de peau, notre âge, nos mérites ou nos défaites, nous sommes tous logés à la même enseigne : le royaume de Dieu ouvre ses portes à chaque instant de notre existence et à chaque instant, pour y entrer, il nous appartient d'agir dans le respect de la volonté de Dieu.

Amen.